

The Dark side of the «forme», la coquerelle sociale ou l'esthétique du «n'importe quoi»

Il faut que l'artiste s'efface devant son œuvre ; c'est là le fondement de tout art. En d'autres termes, il faut qu'il accepte de faire abstraction de son ego, le contraire de ce qui se passe dans le monde.

Hubert Selby Jr.

Proposition : 'The human race is no longer sufficiently bored with life to be distracted by an art form as boring as the novel.'

Perhaps novels will continue, but instead of the machine it will be the connectivity that stops, or becomes secondary.

Toby Litt (sur le site Granta)

*J'entends crier dans les murs
de mes propres ruines*

Jean-Pierre Guay

Je suis « n'importe quoi », on m'a souvent traité de « n'importe qui ». Je suis un homme du vingt et unième siècle, c'est ma prétention, je fricote, je triture, je manifeste, je me prends pour un « autre », je me grandis éhontément, je me rapetisse à la hauteur de vos préjugés, et pire, à la bassesse de mes fréquentes dépressions.

J'ausculte la vie, je l'inspecte, je suis un témoin de la rapidité du présent, des coulures monstrueuses de son avenir, car le présent, c'est de l'avenir en banque, du temps actuel qui fructifie tout de suite pour émettre des actions plus tard, un présent bien senti de finance folle et d'ambitions extatiques. Il y a des gens autour de nous, tout en haut de l'échelle sociale, qui rêvent présentement d'exténuer la race humaine, de la transformer, d'espérer un surhumain à nanopuces qui pourra enfin la punir, lui donner une sérieuse leçon, la vider de son contenu imparfait, de sa faconde chaotique. Des gens veulent sauter l'étape de l'eugénisme et passer tout de suite au tableau suivant, celui de la refonte en règle de la race humaine. C'est encore abstrait, rigolo, trop *L'île du docteur Moreau* pour sentir la désolation, la peur qui devrait se distiller dans nos cœurs maladroits d'artistes de la langue. Naître, c'est accepter de ne pas comprendre et faillir à la tâche de recenser les beautés et les dangers du monde. Notre horizon épistémique, nous le croyons suffisant, et nous déterminons constamment des règles de vie à partir de ces conclusions partielles. Notre rôle d'artistes de la langue en est un de pelletiers d'incertitudes sur le trottoir des évidences, de monteurs de lignes courbes et évanescences sur nos circuits linéaires.

Je l'affirme, je ne suis qu'un artiste de la langue, un homme qui crie aux loups dans la légende, un homme qui crie devant cinquante personnes, dans son pré, avec ses livres-vaches, ruminants animaux de lait à traire. Mais je crie. Il faut crier. Réveillez les gens qui lisent. Frappez l'apathie. Ma littérature est une littérature du cri. Qu'on lui attribue ce titre ou non, qu'elle gagne ses galons de « littérature » canonique où qu'elle ne soit qu'un bon humus social, tout est bon, tout convient, si le cri passe par là, si le cri pense par là, si le cri traverse votre visage et vient réveiller une partie de votre humanisme enfoui. Donc, au pire, j'écris de l'humus social, mais qui est régi par le cri. Un cri du tréfonds des temps qui parvient jusqu'à moi. Un cri d'une autre époque qui me traverse. Un cri d'enfantement perpétuel. Je ne fais que renaître, que me cloner.

Je suis un écrivain qui change de peau, c'est la seule médecine qui me convienne, c'est la seule que j'aie cru bon d'administrer à la littérature. Je ne vous apprend rien. Tout notre malheur vient de ce que nous gardions le même pagne, la même fourrure, le même visage. Tous nos malheurs viennent de ce que nous ne changions pas assez souvent d'identité. La majorité des gens se prennent pour d'autres et les autres qui sont imités aimeraient être ailleurs, en d'autres lieux, sous d'autres déguisements. Dans un siècle, nous ne serons plus confinés à l'écriture ni à l'art pour devenir ce que notre idéal du moi nous prescrit de devenir, dans des souffrances narcissiques infinies et des frustrations immenses. Nous le deviendrons, virtuellement. Notre vie sera un cirque perpétuel, un monde rempli d'individus qui ne seront plus eux-mêmes, qui copieront mille travers des autres qui auront (toujours ceux que l'on imite) le loisir de se perpétuer en dehors des sentiers habituels, dans d'autres mondes.

Le principe de réalité n'en a plus pour longtemps, tout au plus un siècle ou moins.

L'écrivain s'entortille dans le principe de réalité. Nous écrivons habituellement pour le magnifier, le décrire, l'examiner. Nous écrivons aussi contre ce principe de réalité, pour en souligner les contours, en découper les horreurs ou en révéler les multiples tares. Nos textes servent souvent à l'écraser, à l'anéantir, à lui faire subir les pires outrages, à le démolir. Mais on ne peut rien y faire, on écrit avec lui, en le suivant, en lui correspondant, en le respectant. On ne peut le fuir. L'écrivain ou le lecteur ne peuvent encore fuir, échapper au principe de réalité. Mais demain, des solutions artificielles viendront régler ce problème. La matière seule sera demain la littérature. Les mots n'auront bientôt plus ce pouvoir. La matière seule le possédera. Les textes deviendront des codes QR qui nous téléporteront ailleurs. Mais que des codes.

Pour le moment, nous sommes entre deux guerres. Nous vivons des années folles. Nous dansons sur le volcan, nos pieds au chaud, nos cœurs dans l'alcool, en animaux de laboratoire ébahis. On sourit, on se divertit, on tape son statut dans des réseaux sociaux en espérant que les mots aient encore du pouvoir. Le leurre est formidable, le leurre est planétaire, le leurre est partout, le leurre est devenu la vie. Nous jouons encore avec les mots. Bien sûr. Bien sûr. Les mots et les droits humains.

Nous souhaitons tous rester humains. À titre d'écrivains, d'humus social, nous ne sommes que ça. Des porteurs d'humanisme par la bande, des turgescences de vulnérabilité qui offrent notre belle faiblesse humaine. La faiblesse est notre force, pour reprendre ce vieux concept chrétien, une chose qui intéressait les gens avant *Star Académie* et la militarisation du domaine artistique. Comment motiver la haine, comment multiplier les couteaux dans le regard, comment créer des machines à humiliation publique en brandissant la pire des fausses camaraderies? Nous en sommes là. Des animaux artistiques dans une arène romaine à l'époque de Néron. Nous avons été endoctrinés aux combats de coqs. Je suis un aliéné comme vous tous. En côtoyant des ego, nous devenons des ego. La métamorphose est lente, mais la coquerelle surgit du lit, un jour ou l'autre. La coquerelle a toujours raison et la coquerelle mène le monde. Nous le savons tous.

Alors je parle de la coquerelle. Voilà ce qui m'intéresse en littérature. Parler de la coquerelle de l'ego, de ce qu'elle me fait subir, du malheur qu'elle répand autour de moi, de l'inhumanité qu'elle projette, qu'elle illustre, qu'elle met à profit.

Mais dès que je pointe du doigt la coquerelle de mon ego, je vois l'humain qui tarde à ouvrir la porte, derrière la poignée, en pantalon de jogging sale, en t-shirt « liberté, égalité, fraternité », avec ses cheveux malpropres, sa bedaine de quarante-quatre ans, son pénis malheureux, en manque cruel de tendresse, alcoolique obsédé sexuel qui est prêt à tout pour toucher votre corps, réclamer votre don, quêter votre amitié. C'est lui. C'est à lui que je parle. Il m'ouvre quelquefois la porte. Je le laisse entrer et lui sers une tartine, je lui donne à boire. Il est là, la non-coquerelle, le matin, en cheveux hirsutes, il est encore capable de dire « je t'aime » et ça l'offusque. Il se sent naïf, simpliste, imbécile. Mais il sait que ce ne sont que des impressions que sa coquerelle publique lui impose. La coquerelle publique exige de lui qu'il contrôle son image, se cache derrière une stratégie médiatique, exploite les lois de la pérennité de l'œuvre depuis longtemps établies par des siècles de succès artistiques. Nous savons comment la notoriété se concocte, s'exprime, se construit. La coquerelle sociale veut ça de moi. Et moi, tout en lui donnant raison dans mes moments de stress carriériste, je la chasse, cette coquerelle, avec un soulier dur au talon de bois. Je tape et je tape, je tape sur la coquerelle et ça donne des livres. Ça donne des livres écrits contre la coquerelle et qui ne tentent pas d'aimer la lectrice qui donne des prix, la lectrice qui cautionne le talent, la lectrice qui décide où je serai dans dix ans, dans les studios de *Tout le monde en parle* ou dans un semi-sous-sol à Verdun. Je tape sur la coquerelle. Je ne cesse de taper sur la coquerelle.

Je souffre immodérément. Je souffre souvent, la saison des prix est pour moi une torture mentale intolérable. Je souffre, ma coquerelle me fait souffrir. La coquerelle a souvent le dessus sur mes émotions, ma fougue, ma détermination. Mais pour la combattre, j'ai tout de même choisi la voie noire, la voie de Zénon le médecin dans *L'œuvre au noir* de Yourcenar, je me promène dans un siècle qui me dépasse en essayant de rester humain, de me faire condamner pour excès d'humanisme. Ma coquerelle parle à travers moi, vous l'entendez, elle est partout dans cette communication. Il s'agit du côté noir de la coquerelle, du côté noir de la force de l'égoïsme dont je parle. Je le crois à peine par moments, mais c'est ce qui me motive, m'autoanalyse, me propulse vers vous, vers vos têtes de lecteurs intelligents.

Je parle du *Dark side of the* « forme », de ce qu'il ne faut pas faire pour devenir louable. Si je rate quelque chose, un livre, un texte, en essayant d'aller plus loin que ma propre peur, j'aurai mieux réussi que si je me contente de me protéger, de nourrir la coquerelle.

Mon *Dark side of the* « forme », c'est la volonté de rester humain dans un contexte de détournement des valeurs. Je renverse la donne. Et si Luke Skywalker était un aliéné imbécile et Darth Vader un fou de la liberté? Retournons les valeurs. Elles ne sont plus à la bonne place. Qui dit « bon et bien » aujourd'hui ne dit-il pas en fait « aliénation tranquille »? Je me pose la question, je vous la pose. Aller contre le consensus public, pour l'humanité, combattre notre coquerelle intérieure, avoir l'air mauvais et difficile dans une époque de consensus mou, de fuite sociale, ne serait-ce pas, d'une certaine manière, prendre le noir pour le blanc, mieux saisir où sont les véritables alliés de l'humain?

Nous revendiquons tous le droit de rester humain. Je le revendique. Mon *Dark side* le souhaite et le propose. Nous revendiquons le droit de ne pas être hygiénique, torrentiel, machinique.

Je vais parler du « pardon ». Je vais parler d'un mot qui tient encore la route, d'un seul mot qui tient l'édifice social : le pardon. Le pardon laisse la trace de l'humain.

Le pardon, c'est la forme. Le *Dark side*, c'est la volonté. Mais la volonté détournée de ses buts darwiniens, une volonté qui va vers le néant, au milieu de l'humaine angoisse, qui tremble avec nos désarrois et qui lutte contre la coquerelle sociale.

Le pardon, pour bien des gens, c'est « n'importe quoi ». Alors ma forme sera du « n'importe quoi ». J'écris « n'importe quoi », je suis un « n'importe quoiiste », un « kyste de n'importe quoi ».

Le « n'importe quoi » c'est le *Dark side of the* « forme », quelque chose qu'on ne souhaite pas, ni surréaliste, ni oulipien, ni nouveau. Le *Dark side* baigne dans le présent, en suit les contours, se voile, se cache, souffre beaucoup, s'occupe de la « coquerelle sociale », plaide pour l'humain, se sert de la machine pour ne pas oublier son contraire.

Le paradoxe du « n'importe quoiiste » c'est qu'en cherchant les collaborations, il active sa propre machine à souffrances. Masochiste de conscience, il entretient cette guerre contre soi qui lui administre des raclées conséquentes de détestation.

Écrire c'est transiger avec les souffrances imbéciles, taper sur notre « coquerelle sociale », affirmer notre *Dark side* comme si cet exercice allait nous libérer de quelque chose, nous rendre meilleurs.

Plusieurs stratégies de « n'importe quoiisme » peuvent convenir au combat sans fin contre la « coquerelle sociale » : la performance littéraire (vieille forme empruntée aux arts contemporains), le théâtralisme (pousser la lecture publique jusqu'à une forme mineure de représentation théâtrale), le cri, passer d'un genre à l'autre, le parasitisme littéraire, brusquer les attentes du lecteur de qualité, du lecteur qui pourrait éventuellement acheter notre livre, rire du manque de culture de tous, se donner volontairement en pâture à ceux qui nous méprisent, à tous ceux qui nous ont traité de « n'importe qui », d'écrivains de dernière zone, de déchet public.

Amateur de longs processus de déconstruction de soi et de démolition des préjugés qui nous fondent, des attentes sociales qui font de nous des « perroquets à ego », le « n'importe quoiiste » cherche l'œil du torrent, le comble de tout, mille manières d'illustrer la fin du corps de la littérature. Grand clown transitionnel, le « n'importe quoiiste » sait bien que tout est fini en littérature, mais il continue tout de même à se débattre dans le sable mouvant des conventions parce qu'il offre sa souffrance perpétuelle, la souffrance d'un monde qui se meurt, comme dernier spectacle social. Le « n'importe quoiiste » n'est pas un situationniste. C'est un décadent social, un aliéné du monde littéraire qui, en détruisant sa propre œuvre de décadence, en vient à dire quelque chose de conséquent. Il le pense.

Mon *Dark side of the* «forme» n'est pas pessimiste. Aucune de mes actions littéraires n'est pessimiste. Le processus de deuil ne sera pas pénible, nous allons entrer dans l'ère de la fin du principe de réalité avec les yeux grands, les espoirs au tapis et la frénétique joie qui vient au moment de l'orgasme. Ceux qui vivront cela pleureront, ceux qui auront le privilège de vivre à cette époque riront avec sincérité.

Si je souffre aujourd'hui c'est que je vis maintenant, avec vous, en symbiose et en opposition. Je suis terriblement humain, carnavalesquement humain.

Je vis à l'époque de tous les fantômes sociaux. Nous vivons tous dans une pièce de Shakespeare qui s'intitule LE ROI LITTÉRATURE, le ROI LIRE. Mon *Dark side of the* « forme » me transforme petit à petit en Cordelia, en cassant tout, en émettant du rien à travers ma fenêtre de « coquerelle sociale ». Je me bats pour le « rien », dans le vide. Nous savons tous que la société en général, ses préjugés, les grands bonzes de l'histoire littéraire, les assoiffés du pouvoir symbolique ont trahi depuis longtemps ce grand roi. La barbe du grand roi fait des kilomètres. C'est maintenant du fil à pêche pour les pendus des arts. Les apaisés des subventions. Dont je fais partie. Dont je fais partie, heureux comme Ulysse qui a fait de beaux voyages.

Nous vivons à l'ère de « la culture du divertissement », slogan commercial d'une chaîne de librairies bien connue.

Tous les terrains sont déjà achetés, vendus, exploités. LE ROI LITTÉRATURE ne possède plus rien, ou si peu : encore l'espoir de renaître, les institutions, les milliers de talents, la folie qui lui est si caractéristique, la mort au sujet de laquelle il peut sans cesse palabrer. Mais tous les terrains ont déjà été donnés. Celui de la mort lui sera racheté dans moins de cent ans. La mort, le sujet littéraire par excellence.

La littérature ne se possède plus, on a vendu son terreau, on a soldé ses prérogatives, on a dilapidé ses fonds. À l'image de notre pays et de notre sol, la littérature a été bradée aux plus offrants, aux évolutions techniques les plus criardes. Je ne suis pas pessimiste, je suis heureux, nous allons vaincre le principe de réalité et ainsi précipiter dans l'obsolescence les arts de la douleur, les arts de la patience.

Le « n'importe quoiiste » est une Cordelia, une passionaria, une pleureuse payée, un Amok (pour faire référence à un personnage de Zweig). Il s'agit de mourir avec son père, en nihiliste humaniste, en amateur des humains, mais en connaisseur du vide, sans jamais guérir sa folie, sans jamais démentir la rapacité de sa progéniture.

Certains d'entre vous feront un bond, achèteront ces nouveaux terrains à exploiter, salueront le deuil du ROI LITTÉRATURE en amalgamant nouvelles technologies et production littéraire.

Pour le moment, je reste avec vous, dans la boue, sur le terrain de la transition, apeuré, avec mon épée de carton, me défendant contre tous ces fantômes qui m'assaillent.

Mon « n'importe quoiisme » est une espèce de folie conçue comme une protection, une sauvegarde de vieux programmes dans mon ordinateur déchu.

J'accepte tout bonnement mon rôle d'écrivain transitionnaire. J'accepte ma finalité de passeur entre deux époques, de thuriféraire de la transition.

Avec vous, pour vous et grâce à vous, je resterai l'ami du ROI LITTÉRATURE, sa fille, son fils, son enfant, son amant, sa maîtresse. Mourir avec lui, en parfaite symbiose avec mes engagements culturels, voilà ma tâche, voilà mon emploi, voilà mon terrible espoir.

Bertrand Laverdure